

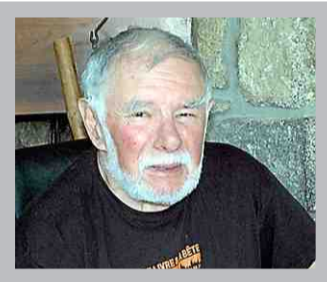
« Beaucoup d'exaltation »

Souvenirs. Le communiste Guy Galvier et quelques camarades avaient pris la tête du comité de grève, installé à l'usine.

CHRONOLOGIE

- 1^{er} mai très réussi à Mende
- 4 mai, manif étudiante à Mende
- 13 mai, grève illimitée à Saint-Chély
- 30 mai, discours de De Gaulle et réaction
- 23 juin, législatives

Guy Galvier avait tout juste trente ans en mai 68. Il était à l'époque enseignant au collège de Saint-Chély-d'Apcher, situé là où se trouve aujourd'hui le lycée Théophile-Roussel. Il s'occupait d'une classe de 5^e de transition. Le collège était un établissement important avec quelques centaines d'élèves, et quelques classes techniques, précurseuses des filières technologiques du lycée. L'usine de Saint-Chély-d'Apcher était depuis 1960 aux mains de la Compagnie des aciéries et forges de la Loire. Elle sortait d'années fastes qui ont compté jusqu'à 1 200 ouvriers sur le site. Le chemin de fer est alors capital pour la cité barrabande.



« L'usine faisait de Saint-Chély, la forteresse ouvrière de la Lozère », se souvient Guy Galvier, qui avait à l'époque des responsabilités au Syndicat national des instituteurs et était déjà engagé dans la direction départementale du Parti communiste français. « Pour le nombre d'adhérents, le parti était à peu près au niveau d'aujourd'hui, mais la composition sociale était très différente. Avec des forces très importantes en Cévennes et un nord Lozère beaucoup plus faible. »

Le 13 mai, tout commence

Et de se souvenir : « Comme la plupart des gens, je n'ai rien vu venir. Dans le département, globalement, nous n'avons rien vu venir ! » Les prémices du mouvement étudiant défrayaient bien la chronique depuis le début du mois avant ce fatidique 13 mai.

« Ce jour-là, le collège est entré en grève générale illimitée. Il a été fermé, seul le directeur est resté en poste. À Saint-Chély, c'est parti avec le collège. J'en garde le souvenir que d'un coup, ça a été la pagaille complète. Le directeur a été débordé. Et j'ai pris la tête des choses, sous le préau, pour mettre de l'ordre tout en exhortant les jeunes à suivre le mouvement. C'est ainsi que j'ai été propulsé au premier rang. »

À partir de la mi-mai, la ville de Saint-Chély est coupée du

monde. Les cheminots comme les opératrices téléphoniques sont en grève. L'usine est arrêtée et occupée. « Syndicalement, on jouait avec les lignes téléphoniques de la SNCF, nos camarades cheminots grévistes assuraient le relais. On n'observait pas de consignes puisqu'on n'en recevait plus. Il n'y avait que la télé d'État pour donner des informations orientées qui installaient la peur dans les foyers. Nous étions habitués à cette information et méfiants. »

Un comité de grève s'installe à l'usine

Localement, les grévistes entretiennent des relations avec l'hôpital local de Saint-Alban-sur-Limagnole, gros foyer culturel du territoire à l'époque et qui suivait également le mouvement. Les réunions départementales se multiplient avec les associations, syndicats et partis politiques engagés.

« Il y a eu deux grosses manifestations à Mende, une à Saint-Chély. Nous devions être 2 000. Nous créions nos propres mots d'ordre. On se couchait tard et on se levait tôt. Et nous allions prêcher la bonne parole. »

« Comme la plupart des gens, je n'ai rien vu venir. À S-Chély, c'est parti avec le collège »

Un comité de grève s'installe à l'usine. Roger Terrisson en est le président, Guy Galvier le secrétaire. Ils réquisitionnent le bureau du directeur, pour assurer le fonctionnement des institutions en panne et prendre en charge le ravitaillement. « Un agriculteur important du secteur a offert le lait. La distribution s'est organisée à la bourse du travail, l'actuelle école maternelle. Les primeurs de la ville sont partis chercher fruits et légumes vers Cavailon et les ramenaient au comité. Nous avons même vendu de la viande avec les employés

ZOOM Que reste-t-il des événements, 50 ans après ?

« Mai 2018 ne peut pas déboucher sur mai 68 »

« Mai 68 a changé nos vies, pour nous qui étions les plus militants. Nous avons connu une effervescence, une inventivité extraordinaire. Des expériences nouvelles qui ont toutes laissé des traces, de tous côtés. Sans le réaliser vraiment, ça a été un vrai basculement, une libération. Ensuite bien encadrée. Au niveau des esprits, plus rien n'a été pareil », explique Guy Galvier. « Dans le métier, j'ai vu quelque chose qui m'a effrayé : l'instauration de l'autodiscipline qui préparait mal l'avenir. Noëlle, ma femme, était aussi dans le métier. Nous sentions que ça préparait le retour du gros bâton. Ce qui a

volontaires et bénévoles des abattoirs, eux aussi fermés. J'ai même acheté un taureau qui s'était cassé une patte à un éleveur de Prinsuéjols ! » Le plus compliqué pour tous est la pénurie de carburant. « Nous avons beaucoup de déplacements à faire. Nous faisons très attention. J'avais une vieille 4L et une DS. Cette dernière avait un très grand réservoir. Nous l'avions rempli pour pouvoir lui siphonner l'essence au fur et à mesure des besoins. Nous roulions avec les voitures qui consommaient le moins. Ça a été tout une période en république autonome de Saint-Chély ! Avec beaucoup d'exaltation ! Nous avons même envisagé de créer une monnaie particulière avec l'hôpital de Saint-Alban, dont la réflexion coopérative était très élaborée. »

« Beaucoup de gens étaient dans la peur »

Pour donner le ton de l'époque, Guy Galvier se remémore un épisode particulier après une des manifestations mendoises très enthousiastes : « Deux camarades de l'usine qui pensaient qu'il fallait tout arrêter, sont remontés à Saint-Chély et ont pris la ville d'un bout à l'autre. Ils ont tout fait fermer, sans opposition. Quand je suis revenu de Mende à mon tour, avec Marcel Védrines, secrétaire CGT de l'usine, nous avons aussitôt pris la mesure du désastre. Cet aspect autoritaire ne pouvait être que catastrophique. Le lendemain matin, nous avons refait le même trajet pour dire aux gens qu'il n'y avait aucun caractère obligatoire aux fermetures. C'est à ce moment-là que je me suis dit que beaucoup étaient dans la peur. Et que ce n'était pas bon. Ça m'a suivi toujours et c'est valable au-delà d'une époque. »

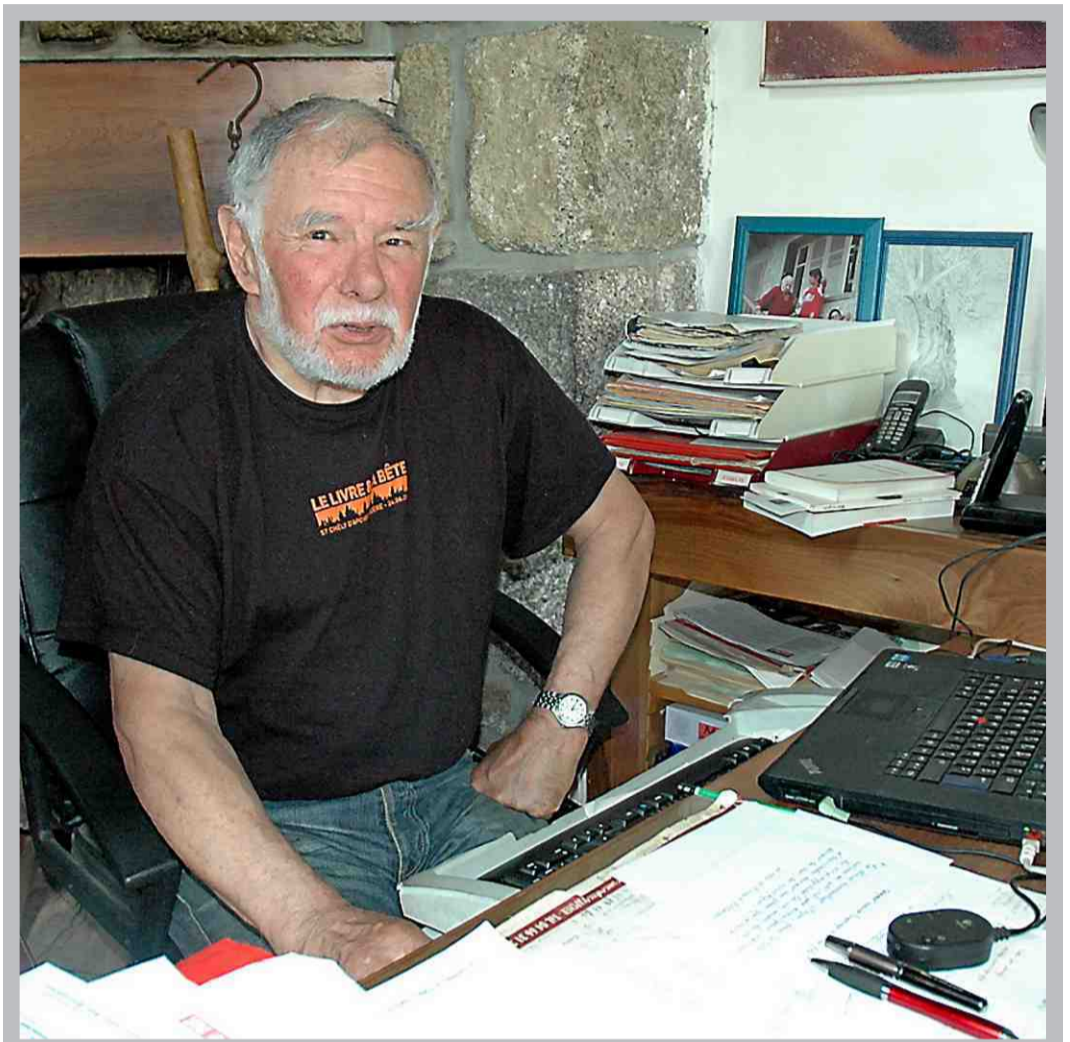
Le 29 mai, De Gaulle disparaît. Il est parti à Baden-Baden. « Ça a été un épisode marquant où ça pouvait virer à l'intervention armée. Certains organisaient une sorte de maquis virtuel. Je n'étais pas de ceux-là. » Le 30 mai, le

eu lieu. Et nous sommes en plein dedans, on n'y a jamais été autant qu'avec Blanquer actuellement. L'autodiscipline est un but ultime qui se prépare, qui ne s'autoproclame

« Sans le réaliser vraiment, ça a été un vrai basculement, une libération. (...) plus rien n'a été pareil »

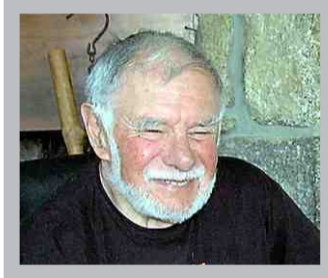
pas. Elle a permis de coaguler toute la pensée réactionnaire. Edgar Faure était le ministre de l'Éducation, c'était futé de sa part. Je me souviens avoir gueulé comme un âne contre ça. »

« Après coup, ce qu'on n'avait



■ Guy Galvier a accepté de replonger dans ses souvenirs de l'époque pour témoigner. C.G.

général De Gaulle, après 24 heures, réapparaît. Il reçoit Georges Pompidou, convoque le conseil des ministres et dissout l'Assemblée nationale. Il s'adresse alors aux Français tandis qu'une contre-manifestation lancée la veille réunit 800 000 personnes à Paris.



« Le discours de De Gaulle, Roger Ferrer l'avait enregistré sur son magnétophone. Dans la nuit, le PCF a réalisé l'exploit de rédiger, tirer et distribuer un tract de réponse avant sept heures du matin sur les secteurs de Saint-Chély, Aumont, Le Malzieu et Saint-Alban. Un exploit réali-

pas vu et il m'a fallu du temps à moi pour le voir, c'est le retard pris par le PCF pour évaluer correctement ce que représentait mai 68 et les aspirations qu'il y avait derrière.

Sur le moment, nous ne nous sommes pas rendus compte, nous n'avons pas senti ce besoin de libération individuelle sous-jacent. »

« Aujourd'hui, je pense que mai 2018 ne peut pas déboucher sur mai 68. Mais, c'est

sé dans des conditions un peu craignos ! » Un baroud d'honneur puisque petit à petit, comme partout dans l'Hexagone, c'est la reprise progressive du travail. « L'usine n'a pas repris aussitôt, les cheminots ont été les

« Ça a été tout une période en république autonome de Saint-Chély ! »

derniers à s'y remettre à Saint-Chély », se souvient le militant. Qui dans la foulée, et comme en 1967, se présente aux élections législatives de juin. « Jean-Claude Gayssot était mon suppléant. Nous craignons beaucoup le vote de réaction et les résultats de la grande peur. La droite a fait

l'occasion de considérer qu'un grand mouvement populaire a permis des avancées majeures dans notre société. Que depuis, la finance et le capitalisme, comme pour le programme du CNR, n'ont pas cessé de vouloir casser et renier. On a tendance à oublier le relèvement des salaires de 30 %, les avantages sociaux... Tout ce que Macron et le Medef veulent déglinguer. Cette trouillasse, la droite et le patronat ne l'ont jamais pardonnée. Nous, nous ne voulions effrayer personne. Mais, l'histoire ne repasse pas les plats et nous en sommes pas dans la même période historique. Et moi, je ne suis pas résigné du tout ! »

campagne là-dessus, des membres du Sac (Service d'action civile, créé en 1960 au service du général de Gaulle puis de ses successeurs gaullistes, mais souvent qualifiée de police parallèle, NDLR) sont même venus de Saint-Étienne. Les copains m'accompagnaient dans certaines réunions pour qu'il ne m'arrive rien. Saint-Chély a été couvert de tracts ; des milliers rouge et noir, pour les révolutionnaires et les anarchistes avec un gros « Plus jamais ça ». Ils avaient visé juste, ça nourrissait le vote de la peur. »

Score honorable aux législatives

Gilbert Robin, professeur de philo au lycée Chaptal et qui a mené le mouvement à Mende, est également candidat. Pour l'extrême-gauche. Finalement, le 23 juin, le député sortant Charles de Chambrun est réélu sous l'étiquette UNR, le parti gaulliste. « Nous avons fait un résultat qui n'était pas brillant mais honorable vu les circonstances », commente le candidat communiste.

« À Saint-Chély, très vite, on a enchaîné sur les licenciements massifs à l'usine. Aux yeux des gens, c'était lié à la grande grève. C'était faux bien sûr, c'était la conséquence de l'arrêt des trains à chaud et la reconversion massive de la sidérurgie avec la Lorraine saccagée. Le modèle industriel changeait radicalement. »

« Le bruit a aussi couru longtemps que si en mai 68 "le coup" avait réussi, je serais devenu directeur de l'usine et Terrisson maire de la ville. J'aurais été bien emmerdé ! »